

Interview with Luca Codignola Entrevue avec Luca Codignola



The editors of the *Bulletin* had, for the last few years, asked CHA's long-time members for their impressions on the profession in general. Matt Bellamy and Marie-Michèle Doucet, the new editors of our recently retitled magazine, now named *Intersections*, are pursuing this tradition and have interviewed Luca Codignola, a member of the CHA since 1976, for this edition of our newssheet.

How does the state of the historical profession in Canada currently look from Italy?

I have had the privilege of travelling between Canada and Italy for almost fifty years and to witness first-hand the development of the historical profession in both worlds by teaching in several Canadian and Italian universities. I have no doubt that historians of Canada and in Canada continue to be a thriving force in providing an original contribution to scholarship and knowledge. This is what historians should do. In spite of budgetary constraints, they have also been able to renew their rank and file. Nowadays, when I attend a history conference in Canada I realize that most of the names on the programs and of the faces in the audience are new to me. This is good. I belong to an older generation, and a new generation has taken over.

How important is the work of scholars outside of Canada to the understanding of the Northern nation?

Language makes all the difference. Works on Canada written in languages other than English and French are sometimes read by those few Canadian historians who, for their ethnic background or intellectual efforts, are proficient in a third language. But the impact of these works on the Canadian historical profession is minimal. Conversely, works written in English or French by non-Canadian historians have become part of the general historical conversation, although their impact must be assessed with regard to specific sub-fields and areas of study and no general statement can be made in this regard. I am thinking here, for example, of the French contribution to the history of Atlantic commerce and the early modern Louisiana, Illinois, and Pays d'en Haut; of the Italian contribution to migration studies and the history of the Canadian Catholic church; or of the Irish, Scottish, and British contribution to imperial and global history and to the birth of Confederation. But in all these instances the fact that these "foreign" historians do not hold a Canadian passport or live outside of Canada is easily forgotten and has no bearing on the impact of their work.

Les rédacteurs du *Bulletin* avaient, depuis quelques années, sollicité des membres de longue date de la SHC afin de connaître leurs impressions sur la profession en général. Matt Bellamy et Marie-Michèle Doucet, les nouveaux rédacteurs de notre magazine, récemment rebaptisé *Intersections*, poursuivent cette tradition et ont interviewé Luca Codignola, membre de la SHC depuis 1976, pour cette édition de notre bulletin d'information.
* Traduction du texte original.

Comment voyez-vous l'état du métier d'historien au Canada à partir de l'Italie?

J'ai le privilège de voyager entre le Canada et l'Italie depuis près de cinquante ans et d'être aux premières loges du développement de la profession dans les deux mondes en enseignant dans plusieurs universités canadiennes et italiennes. Je n'ai aucun doute que les historiens au Canada et du Canada constituent toujours une force dynamique et offrent une contribution originale à la recherche et au savoir. C'est ce que les historiens devraient faire. Malgré les contraintes budgétaires, ils ont également pu renouveler leur base. De nos jours, lorsque je participe à une conférence sur l'histoire au Canada, je me rends compte que la plupart des noms dans les programmes et des visages de l'auditoire sont nouveaux pour moi. C'est bien qu'il en soit ainsi. Je fais partie d'une génération plus âgée et une nouvelle génération a pris le relais.

Quelle est l'importance du travail des chercheurs de l'extérieur du Canada pour la compréhension de la nation du Nord?

La langue fait toute la différence. Les ouvrages sur le Canada écrits dans des langues autres que l'anglais et le français sont parfois lus par les quelques historiens canadiens qui, de par leur origine ethnique ou leurs efforts intellectuels, maîtrisent une troisième langue. Mais l'impact de ces travaux sur l'histoire canadienne est minime. En revanche, les œuvres rédigées en anglais ou en français par des historiens non canadiens font maintenant partie de la conversation générale, cependant leur portée doit être évaluée en fonction de champs de recherche secondaires et autres domaines de recherche spécifiques et aucune affirmation générale ne peut être faite à cet égard. Je pense ici, par exemple, à la contribution française à l'histoire du commerce atlantique et aux débuts de la Louisiane, de l'Illinois et des pays d'en haut ; de la contribution italienne à la recherche sur la migration et celles sur l'histoire de l'Église catholique canadienne ; ou de la contribution irlandaise, écossaise et britannique à l'histoire impériale

It is long been argued that Canadian historians lag behind their European and American counterparts in using theory to do the heavy lifting in their works. Is this a fair assessment?

I agree. Yet I believe that this is a good thing and it represents a truly “Canadian advantage.” Let me explain. After World War II, most representatives of the Western European historiographical schools were significantly influenced by their members’ political standing in the Cold War. The end result was an overall dominance of the Marxian historiographical model. The inadequacy of such a nineteenth-century model, together with the ongoing process of decolonization, and a new sense of Western guilt led to “Post-colonialism,” a theory mainly proposed by French and German philosophers and literary critics. Many American historians who did not subscribe to the self-laudatory exceptionalism of their mentors had developed a sort of inferiority complex towards their apparently more sophisticated

Many American historians who did not subscribe to the self-laudatory exceptionalism of their mentors had developed a sort of inferiority complex towards their apparently more sophisticated European colleagues. Thus, they enthusiastically subscribed to this new, politically correct, and morally-loaded European vogue. English-Canadian and Québec historians had never felt such an inferiority complex and the consequent need to provide themselves with a theoretical cocoon.

European colleagues. Thus, they enthusiastically subscribed to this new, politically correct, and morally-loaded European vogue. English-Canadian and Québec historians had never felt such an inferiority complex and the consequent need to provide themselves with a theoretical cocoon. The very history of their country; the dynamics of their imperial, continental, and interprovincial relations; their need to account almost daily for two major linguistic and cultural communities, made room for the Canadian historians’ constant need to look outside of their borders to compare, evaluate -- and go to the sources. This need always to place the Canadian experience in a larger context has always been, in my view, the “Canadian advantage” that has allowed Canadian historiography to flourish and to make itself into a model for other countries. For one, just compare the *Dictionary of Canadian Biography* to any other national biographical dictionary in the world.

et mondiale et à la naissance de la Confédération. Néanmoins, on oublie volontiers dans toutes ces instances, le fait que ces historiens « étrangers » ne détiennent pas de passeport canadien ou vivent à l’extérieur du Canada, et ceci n’a aucune incidence sur l’impact de leur travail.

On soutient depuis longtemps que les historiens canadiens accusent du retard par rapport à leurs homologues européens et américains en ce qui a trait à l’utilisation de la théorie comme composante essentielle de leur travail. Est-ce une évaluation juste ?

Je suis d’accord. Toutefois, je crois que c’est une bonne chose et cela représente un véritable « avantage canadien ». Laissez-moi expliquer. Après la Seconde Guerre mondiale, la plupart des représentants des courants historiographiques d’Europe de l’Ouest ont été considérablement influencés par la position politique des membres de ces écoles de pensée pendant la Guerre froide. Le résultat final fût une domination globale du modèle historiographique marxiste. L’inadéquation d’un tel modèle datant du dix-neuvième siècle, ainsi que le processus de décolonisation en cours et du nouveau sentiment de culpabilité occidentale, menèrent au « post-colonialisme », une théorie principalement proposée par des philosophes et des critiques littéraires français et allemands. Beaucoup d’historiens américains qui ne souscrivaient pas à l’exceptionnalisme auto-élogieux de leurs mentors avaient développé une sorte de complexe d’infériorité face à leurs collègues européens apparemment plus sophistiqués. Ils ont plutôt souscrit à ce nouvel engouement politiquement correct et moralement chargé du postcolonialisme avec enthousiasme. Les historiens anglo-canadiens et québécois n’ont jamais ressenti un tel complexe d’infériorité et la nécessité de se doter d’un cocon théorique. L’histoire même de leur pays ; la dynamique des relations impériales, continentales et interprovinciales et le besoin de tenir compte presque quotidiennement des deux grandes communautés linguistiques et culturelles, a permis aux historiens canadiens de constamment regarder à l’extérieur de leurs frontières pour comparer, évaluer et aller aux sources. À mon avis, cette nécessité de toujours replacer l’expérience canadienne dans un contexte plus large a toujours été « l’avantage canadien » qui a permis à l’historiographie canadienne de prospérer et de devenir un modèle pour d’autres pays. D’une part, il suffit de comparer le Dictionnaire biographique du Canada à tout autre dictionnaire biographique national du monde.

L’étude de l’histoire canadienne a changé de quelle façon depuis que vous avez terminé vos études supérieures à l’Université de Toronto en 1974 ?

Il y a deux questions ici. L’une est technologique. La Toile a énormément augmenté le nombre de sources (principalement imprimées) auxquelles on peut avoir facilement accès - bien qu’il faille ajouter que la capacité humaine de les lire et de les digérer est demeurée la même. Ironiquement, le Web a aussi donné aux jeunes historiens (sans parler des étudiants) l’illusion qu’ils pourraient bien se passer de recherches d’archives poussées, laborieuses et originales. La deuxième question est d’ordre

How has the study of Canadian history changed since you finished your graduate degree at the University of Toronto in 1974?

There are two issues here. One is technological. The web has immensely increased the number of sources (mainly printed) that one can easily access – although, one must add, the human ability for reading and digesting them all has remained the same. Ironically, the web has also given young historians (let alone students) the illusion that they could well do without lengthy, painstaking, and original archival research. The second issue is moral. The urge to rewrite history in order to redress past wrongs has always been part of the historical profession, at least since Marxist historians came to the fore. Still, in 1974 my University of Toronto mentors urged me to start with an original question and to be guided by the results of my research to reach a meaningful answer. This answer may – or may not – have moral implications for the present. In recent years, it seems to me that this urge to redress “past wrongs” and to atone for the sins of past generations comes first. It makes for overall moral judgements that are often anachronistic and run counter to the main tenets of historical scholarship.

One senses a new nationalism emerging in Canada since the election of Donald Trump. I sense that a growing number of Canadians believe that his election points to the profound differences between the southern republic and the Canadian federation. Your work has generally stressed the cultural similarities between the two North American neighbours. Does the election of Trump cause you to change your thinking?

Donald Trump's election is just another example of Pierre E. Trudeau's “sleeping with an elephant” dictum. If it were not for size, one could easily select the likes of Tommy Douglas, Preston Manning, René Lévesque, Stephen Harper, or Doug Ford, to name but a few, in order to show how these political leaders, differ from their American counterparts – or just the opposite. In fact, by cherry-picking their evidence, historians have emphasized differences or similarities between the two countries from time immemorial. Still, this exercise can only make sense when examining specific items or issues – say, land tenure, federal policies towards the aboriginal peoples, penal law in Québec, Canadian participation in World War I, et cetera. My own contribution in this field has been to insist that historical developments that Canadians and Americans describe as peculiar to their own country had their counterparts on the other side of the border, often with different results. My own European “look from afar” certainly helped in that regard.

Thank you Dr. Codignola.

moral. L'envie de réécrire l'histoire pour réparer les torts passés a toujours fait partie du métier d'historien, du moins depuis que les historiens marxistes sont apparus. Pourtant, en 1974, mes mentors à l'Université de Toronto m'ont encouragé à commencer par une question initiale et à me laisser guider par les résultats de mes recherches pour parvenir à une réponse significative. Cette réponse peut - ou non - avoir des implications morales pour le présent. Au cours des dernières années, il me semble que cette urgence de réparer les « torts passés » et d'expier les péchés des générations précédentes est devenue la première considération des chercheurs. Cela produit des jugements moraux d'ensemble qui sont souvent anachroniques et qui vont à l'encontre des principes fondamentaux de la recherche historique.

Au cours des dernières années, il me semble que cette urgence de réparer les « torts passés » et d'expier les péchés des générations précédentes est devenue la première considération des chercheurs. Cela produit des jugements moraux d'ensemble qui sont souvent anachroniques ...

On sent un nouveau nationalisme émergeant au Canada depuis l'élection de Donald Trump. J'ai l'impression qu'un nombre croissant de Canadiens croient que son élection fait ressortir les profondes différences qui existent entre la république du Sud et la fédération canadienne. Votre travail a généralement souligné les similitudes culturelles entre les deux voisins nord-américains. Est-ce que l'élection de Trump vous amène à changer votre façon de penser ?

L'élection de Donald Trump n'est qu'un autre exemple du dicton « dormir avec un éléphant » de Pierre E. Trudeau. Si ce n'était de la taille, on pourrait facilement choisir Tommy Douglas, Preston Manning, René Lévesque, Stephen Harper ou Doug Ford, pour n'en nommer que quelques-uns, afin de montrer comment ces leaders politiques diffèrent de leurs homologues américains – ou simplement le contraire. En fait, en sélectionnant soigneusement leurs preuves, les historiens ont souligné des différences ou des similitudes entre les deux pays depuis des temps immémoriaux. Pourtant, cet exercice ne peut avoir de sens que lorsqu'on examine des questions ou des enjeux particuliers – par exemple, le régime foncier, les politiques fédérales envers les peuples autochtones, le droit pénal au Québec, la participation canadienne à la Première Guerre mondiale, et cetera. Ma propre contribution dans ce domaine a été d'insister sur le fait que les développements historiques que les Canadiens et les Américains décrivent comme spécifiques à leur propre pays ont leurs équivalents de l'autre côté de la frontière, souvent avec des résultats différents. Ma propre « vue de loin » européenne m'a certainement aidé à cet égard.

Merci professeur Codignola.